

JAMES AGEE - LOUONS MAINTENANT

LES GRANDS HOMMES

Charles Juliet

Je regrette que vous n'ayez pu voir la totalité de ce documentaire de Michel Viotte que j'ai pour ma part beaucoup aimé.

Quand la télévision nous permet de découvrir de tels films, nous sommes comblés. Bien des réalisateurs ont maintenant un talent et je suis à l'affût des films qui nous sont proposés. Il y a quelques mois j'ai été passionné par une série consacrée par François Busnel à des écrivains américains. D'autres vont suivre, portant sur des écrivains écossais et irlandais. Et nous avons encore en mémoire les *Apostrophes* de Bernard Pivot, auxquelles avaient fait suite les émissions de Bernard Rapp, puis de Philippe Lefay.

Il y a quelques années, une trentaine de films ont été consacrés à des écrivains disparus. Tous n'étaient pas satisfaisants, mais la majorité d'entre eux ne pouvait que passionner les amoureux des livres et de la littérature. Je me souviens encore du premier de ces films, consacré à l'écrivain italien Cesare Pavese. Nous pouvons les revoir chaque fois que nous en avons le désir. Nous disposons là d'une réserve des plus riches.

Je reviens à James Agee. Avant d'expliquer pourquoi j'ai choisi ce film, je voudrais vous donner quelques informations concernant l'écrivain et la vie qu'il a eue.

Il est né le 27 novembre 1909 à Knoxville, une petite ville du Tennessee, cet état du Sud situé au-dessus de l'Alabama. Ses parents habitaient une maison blanche, dans le style sudiste, semblable à celle qu'on a vue il y a quelques instants sur l'écran. Issue de la grande bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre, sa mère était une femme pieuse, lettrée, raffinée. Les habitants du Sud lui paraissaient être des rustres et il semble qu'elle n'ait jamais aimé ce pays.

Je ne sais ce que faisait le père. Je sais seulement que c'était un brave homme qui aimait beaucoup son fils. Aussi, quand il se tue dans un accident de la route, l'enfant de sept ans est grandement affecté par sa disparition.

L'enfant a appris la tragique nouvelle au cours d'une nuit, et par la suite la nuit a toujours été pour lui source d'angoisse. Bien des années plus tard, il passait ses nuits à parler et à boire avec des amis. Ils l'écoutaient, fascinés par son magnétisme, l'effervescence de son imagination, la richesse de sa langue, de ses images. Quand ses amis, épuisés, le quittaient à quatre heures du matin, il fallait qu'il trouve encore d'autres personnes avec lesquelles prolonger la nuit. Il écoutait autant qu'il parlait. Il aimait ces rencontres et ces échanges.

Deux ans après la mort du père, il a donc neuf ans, sa mère l'expédie en Nouvelle Angleterre, à quelque deux mille kilomètres. Elle veut qu'il reçoive une éducation « britannique, virile et religieuse. » Il est donc interne dans une institution épiscopaliennne. C'est un monde conventuel, rigide qui, a-t-il dit par la suite, n'était que « pénitences, traîtrises, et reniement de soi. » Il a beaucoup souffert d'être loin de sa mère et loin du Sud. Il lui fallait assister aux offices. Il ne rentrait chez lui qu'aux vacances. Sa mère lui dit dans une lettre « il est préférable pour toi que tu ne sois pas trop près de ta mère, précisément parce qu'elle te manque trop. Parce que tu n'as pas de père, tu as besoin d'être avec d'autres garçons, d'être élevé par des hommes. »

Dans un poème, il écrira :

« Il doit abattre le cèdre
qui est l'ombre de son père

disjoindre les lèvres
tristes et terribles de sa mère. »

Dans *La veillée du matin*, un autre de ses livres, il est ce jeune garçon délaissé par sa famille, meurtri par le manque d'amour.

Dans ce lycée, il noue une amitié avec l'un de ses professeurs, le père Flye, qui l'apprécie et encourage son goût pour la lecture. Cette amitié se poursuivra au long d'une correspondance de trente ans. Cette correspondance est parue aux Etats Unis, et on ne peut qu'espérer de la voir un jour paraître en France.

A quinze ans, il quitte cet internat, revient à Knoxville pour achever ses études secondaires.

En 1926 – il a dix-sept ans – sa mère se remarie, et la famille s'établit dans le Maine, l'état situé au plus haut du nord-est des Etats Unis, près du Canada. C'est la rupture définitive avec le Sud qui laisse en lui une empreinte ineffaçable.

En 1928 – il a dix-neuf ans – il entre à Harvard. C'est un garçon réservé mais sociable, non-conformiste. Parfois il fugue et l'on parlera plus tard de « ses virées légendaires ». Il commence à boire. Ses études laissent à désirer, il préfère donner son temps aux clubs de lecture qu'il anime. Il se passionne pour le cinéma et aussi pour William Blake dont il introduira plus tard des citations dans son grand livre. Il n'oubliera plus cette sentence de Blake : « Est sainte chaque chose qui est. »

Au printemps 1932 – il a vingt-trois ans – il sort diplômé de Harvard, et totalement désargenté, il est engagé comme journaliste par le magazine *Fortune*. Il occupe un bureau dans le Chrysler Building, à New-York. Après avoir vidé un ou deux verres de whisky et mis l'électrophone à son maximum de puissance, il écrit dans la fièvre pendant des nuits entières. Une écriture toute « ruée et rage », dira plus tard Walker Evans.

Ses articles sont remarqués. Il dit du journalisme qu'il est « une forme épanouie du mensonge. » Pendant seize ans, jusqu'à sa mort, il écrira pour *Fortune*, *Time*, *The Nation*, et sera écartelé entre une exigence intérieure qui lui commande d'être vrai et l'obligation de se plier aux contraintes de ce métier.

En 1933 il épouse Via.

En 1936 – il a vingt-sept ans – on l'envoie en reportage en Alabama, chez les petits blancs, des métayers qui ont été ruinés par la grande dépression de 1929 et la sécheresse. Il est parti avec le photographe Walker Evans. Ils vont rester quatre semaines dans le Sud et rencontrer trois familles. Interrogé beaucoup plus tard, l'écrivain Bruce Jackson dira que cette expérience fut pour eux deux « le meilleur de leur carrière respective. »

Agee est conscient des difficultés de l'entreprise. Qui sont ces enquêteurs venus du Nord, se demandent les fermiers qui les voient d'un mauvais œil. Mais Agee a su se faire accepter des métayers et gagner leur amitié. Il va vivre avec eux, partager leurs repas, dormir sous leur toit. Dès l'aube, il est au travail. Il voit tout, enregistre tout, s'applique à tout décrire. Ce monde et ces gens sont pour lui une révélation qui va le marquer en profondeur. Il fait des observations minutieuses. Il va même jusqu'à s'intéresser à ce qui se trouve dans les tiroirs, mais il est extrêmement soucieux de respecter ces gens, de ne jamais les blesser. Il est conscient également qu'il devra veiller, en écrivant, à ne pas trahir leur confiance, à ne rien dire qui puisse les offenser.

Exploités par les propriétaires, ces métayers sont misérables. Ils cultivent le coton, le maïs, la patate douce. En fin de saison, après avoir acheté à crédit les denrées dont ils avaient besoin, ils remboursent leurs dettes augmentées des intérêts et il ne leur est jamais possible de se remettre à flot. Privés de tout espoir de voir un jour leurs conditions d'existence s'améliorer, ces travailleurs agricoles ne sont rien d'autre que des esclaves.

De retour à New-York, Agee écrit ses articles, mais ils sont refusés. Trop de descriptions, de mots crus. Ils ne répondent pas à ce que la rédaction du journal attendait.

Agee a été transformé par ce qu'il a vécu au contact de ces métayers. Il a du mal à se réadapter à la vie new-yorkaise. Le couple se désunit.

Il écrit des articles, des ébauches de nouvelles, des poèmes. Il demande à faire des enquêtes, à voyager. Il se sépare de sa femme, mène une vie de débauche, mais assiste parfois à la messe de la première heure. Il est en crise, doute de lui, de son talent d'écrivain.

En avril 1937, il quitte New-York avec Alma un jeune fille qui incarne pour lui « la pureté et l'innocence ». Il affirme qu'il lui ressemble. Il l'emmène dans le Sud, à Birmingham. C'est un retour aux paysages du Tennessee et à son enfance. Il divorce et épouse Alma durant l'hiver 1938.

Il décide d'écrire un livre à partir des articles refusés. Il va vivre dans le New-Jersey et achève son livre en août 1939. Un manuscrit de 471 pages. Il démissionne de *Fortune*. Son manuscrit est refusé ! Il finit par paraître en 1941, mais c'est un échec. Le titre était déjà une provocation. Les « grands hommes » n'étaient pas ceux qui se trouvent au faite de la société, qui détiennent pouvoir et argent, mais ceux que Pierre Sansot nommait « les gens de peu », les démunis, ceux auxquels on s'adresse avec condescendance.

Le livre a été sévèrement attaqué : « illisible, divagations d'un fou » ! Il s'en vend d'abord 600 exemplaires, puis 4000, après quoi il est mis en solde. Agee n'en est pas affecté.

Dans ses lettres au père Flye, l'image d'un noyé revient fréquemment. Doute, pessimisme. Il se sépare d'Alma. Il signe un contrat avec *Time* pour écrire des articles de critique. Il se voit « comme un être faible, instable, inconstant, plein de velléités, lâche et influençable, mais ne sachant pas comment modifier cela. »

John Huston qui était devenu son ami a écrit qu'il « était un poète de la vérité – un homme qui n'a jamais le souci de paraître, mais seulement celui de son intégrité. Il tenait cette qualité pour plus précieuse que la vie elle-même. Il a porté dans sa vie la passion de la vérité à la hauteur d'une obsession.

Passionné de cinéma, il a écrit des critiques de films pour *The Nation*. Le poète Wystan Auden admirait ses articles. « Ses réflexions, a-t-il écrit, étaient d'un intérêt si profond, rédigées avec tant d'acuité et de bonheur, que ses articles font partie des pièces rares du journalisme. » Il a aussi écrit le scénario de deux films, chefs-d'œuvre du cinéma *La nuit du chasseur* et *African Queen*.

En 1946, il se remarie pour la troisième fois. Il a trente-six ans et reconnaît qu'il ne pensait pas dépasser cet âge qui était celui de son père lorsqu'il est mort. Il entrevoyait sa disparition avec « tranquillité et résignation. » Ses proches pensaient parfois qu'il la souhaitait. Il fumait et buvait avec excès, mais personne – ni amis, ni médecins – n'a pu lui faire entendre raison. Sa volonté de s'auto-détruire était la plus forte. D'où provenait son mal-être ? D'avoir été rejeté par sa mère à l'âge de neuf ans, en avait-il conclu qu'il n'était pas digne d'être aimé, et son acharnement à se détruire lui était-il imposé par la pensée qu'il était méprisable ? C'est une question que je me pose.

Il lui restait neuf ans à vivre. Les situations précaires se sont succédé, et aussi les périodes de dépression, aggravées par des crises cardiaques. La dernière l'a emporté. Il est mort à quarante-cinq ans dans un taxi le jour anniversaire de la mort de son père.

Si j'ai pu retracer à gros traits la vie de James Agee, c'est grâce à un article de Olivier Kaepelin et de Jean Taricat paru dans *L'autre Journal*, mais je ne peux vous en donner la référence. Aucune date n'est indiquée sur ces pages que j'avais détachées du journal.

X

X

X

Pourquoi ai-je choisi de présenter ce film de Michel Viotte consacré à James Agee ?

J'ai lu *Louons maintenant les grands hommes* dès qu'il a paru, en 1972. Ce livre m'avait bouleversé. On vient d'entendre que c'est un livre unique, inclassable, dérangeant. Il est vrai que son auteur a déversé en lui tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il avait capté et ressenti lorsqu'il se trouvait auprès de ces métayers. Compte-rendu d'une enquête, essai d'ethnologie, essai d'anthropologie, ouvrage de réflexion, et aussi ample poème au fiévreux lyrisme, mais pour moi, ce livre est avant tout pour moi le livre de la compassion.

Certains passages vous mettent les larmes aux yeux. Notamment celui où il raconte qu'au cours de leur descente en Alabama, Walker Evans et lui s'étaient arrêtés près d'un village où se trouvait une église qu'ils ont voulu visiter. Agee voit devant lui un jeune couple de Noirs auxquels il veut demander où se procurer la clé de l'église. « L'homme pas tout à fait maigre, la femme pas tout à fait dodue, leurs visages réservés et doux, celui de la femme ample et suave, sensible à l'amour et au plaisir, celui de l'homme où on lisait l'esprit de ressources et l'intelligence. » Mais au fur et à mesure qu'il se rapproche d'eux, il sent que ces deux jeunes gens s'affolent. Je rappelle que nous sommes en 1936, à une époque où un Noir n'a pas le droit de regarder un Blanc dans les yeux ni de lui adresser la parole. Il est facile à Agee d'imaginer ce qu'ils éprouvent. Quand ces deux jeunes se retournent, effrayés, il lui vient le désir de se jeter à genoux devant eux.

Agee avait une sensibilité exceptionnelle, mais ce n'est pas assez dire. Il possédait une prodigieuse intuition, une formidable capacité d'empathie. Il réussissait à percevoir ce qu'éprouvaient et pensaient ses interlocuteurs.

Jean Malaurie, directeur de la collection *Terre Humaine*, où est paru ce livre, explique que l'expérience vécue par Agee en Alabama, évoque celle d'un chaman, lequel, pour mieux et plus ressentir, se met dans un état second. Pour ma part, je ne le pense pas. Je suppose simplement que Agee restait à longueur de temps identique à lui-même, et que ce qu'il percevait, ressentait, pensait était vécu avec une extrême intensité. Aussi, avec quelle acuité il a su observer et analyser le regard de Annie Mac Gudger : « les yeux sont à la fois pénétrants, timides, exultants et désespérément tristes. »

Ce film de Michel Viotte – la qualité des prises de vue, le texte émaillé de citations, la voix grave et bien timbrée de Stéphane Freiss qui nous le donne à entendre, la musique – ce film est en sa totalité une brillante réussite. Je l'ai vu avec une vive émotion. Il est un digne complément du livre. Il nous permet de mieux nous représenter ce qu'étaient ces métayers et ce que Agee a vécu à leur contact. Il m'a fait redécouvrir que son amour et sa compassion étaient immenses, et que, s'il avait célébré ces hommes et ces femmes avec une si ardente passion, c'est parce qu'il les avait profondément aimés.